

Trompant une injuste contrainte,
 Et les parens & les rivaux,
 Léandre, incapable de crainte,
 Chaque nuit traverse les flots.
 Héro l'attend : Héro timide
 Fait briller du haut d'une tour
 Un flambeau qui lui sert de guide :)
 C'étoit le phare de l'amour.

Dieux ! quel moment ! quand cette belle
 Entre ses bras pourra presser
 L'amant qui s'exposa pour elle,
 Et qu'il faudra récompenser !
 Il vient. . Il est nud : . On l'embrasse. ;
 Il est encor trempé des flots ;
 Mais le premier baiser efface
 Le souvenir de tous ses maux.

Il n'est point de bonheur durable ;
 Telle est la loi de l'Univers.
 Héro ! tu parus trop aimable
 Aux yeux du souverain des mers ;
 Caressant une Néréide,
 Il avoit vû d'un œil jaloux
 L'amant qui, d'un cœur intrépide,
 Va chercher des plaisirs plus doux.

« Effrayons, dit-il, son audace. »
 Déjà les flots sont soulevés.
 Le bruit de leur courroux menace

Celui qui les a tant bravés.
 Léandre à cet aspect balance ;
 Mais il songe au prix qui l'attend.
 Dans l'onde aussi-tôt se s'élance.
 J'en sçais qui n'en feroient pas tant.

Il va luttant contre l'orage.
 « O Dieu ! dit-il , qui me poursuis !
 » Faut-il que mon bonheur t'outrage ?
 » Je sens trop que tu m'en punis.
 » Ah ! s'il faut que l'onde engloutisse
 » Le mortel dont Héro fit choix ,
 » Que Léandre , avant qu'il périsse ,
 » Soit heureux encore une fois. »

Hélas ! sa dernière espérance ,
 Le fatal flambeau s'éteignit.
 Il va flottant sans assistance
 Dans la tempête & dans la nuit ;
 Et cependant d'horreur saisie ,
 Héro , dans sa funeste tour ,
 Tremble que la mer en furie
 N'ait pas épouvané l'Amour.

Le jour renaît : pâle & craintive ,
 Elle s'avance en frémissant.
 Les flots avoient jusqu'à la rive
 Porté le corps de son amant.
 Héro le voit ! Ames sensibles
 Que l'Amour blessa de ses traits

Peignez-vous ces momens horribles
Et ne les éprouvez jamais !

A la douleur elle succombe.
Dans l'onde elle s'enfouit.
L'Amour, dans une même tombe,
A Léandre la rejoint ;
Et chaque jour sur ce rivage,
En se reprochant les fureurs,
Neptune, à ce tombeau sauvage,
Porte le tribut de ses pleurs.

Par M. de la Harpe.

*ENVOI à Madame ***.*

IL ne faut point braver l'orage,
C'est un parti trop dangereux ;
Il vaut bien mieux sur le rivage
Attendre un instant plus heureux.
Mais si pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide séjour,
Je voudrois du moins l'assurance
De n'être noyé qu'au retour.



VERS du même à Madame S *, en lui
envoyant l'éloge de Henri IV.*

J n'ai point au bon Roi reproché ses foiblesses ;
Pouvois je de l'amour condamner les tendresses ?
En regardant vos yeux , il m'a semblé si doux !
Si du temps de Henri le ciel vous eut fait naître ,
Ce voyage vainqueur se fut fixé pour vous ;
Rofni lui-même alors eût approuvé son maître
Ou bien Rofni lui-même en eût été jaloux.

*ÉPITRE au Comte de Lys , retourné
de Paris dans ses terres.*

Le premier Janvier 1769.

Avec les sots de mon village ;
Avec ces ingrats que j'aimais ,
Malgré les poisons de l'outrage ,
Je ne vous confondrai jamais.
Ces Messieurs m'ont de ces retraites ;
Malgré moi banni pour toujours ;
S'ils étoient tous comme vous êtes ;
J'irois y terminer mes jours.
Quand ma triste & dernière aurore
Me conduira dans le tombeau ,
Mes yeux se tourneront encore

Vers le clocher de mon hameau.
Trompé par la douce chimere
Qui me reconduit dans ces lieux ;
Mes pleurs arrosent la poussiere
Des reliques de mes ayeux.
Je vois d'ici l'antique ombrage
Qui cacha mon premier bonheur ;
Et l'idole de mon jeune âge,
Qui me fit connoître mon cœur.
J'entends la voix sévère & tendre
De mon pere que j'ai perdu ,
Qui semble encore me reprendre
Quand je néglige la vertu.
J'entends toujours la symphonie
De ces pâtres toujours d'accord ,
Et j'en préfère l'harmonie
A l'opéra de Philidor.
J'aurois mieux aimé ma chaumiere
Qu'embellissoit le plus beau jour ;
Et ma pauvre gentilhommiere,
Objets de mon premier amour ,
Que cette tempête fatale
Et ces nuages obscurcis
Qui ternissent la capitale
Depuis le regne de Clovis ,
Où chacun a pris l'habitude
De trotter du soir au matin ,
Occupé de la seule étude
D'en imposer à son prochain ;

Mais les sots de mon voisinage ,
 Et la perte de mes amis ,
 M'ont forcé de plier bagage
 Et d'abandonner mon pays.
 C'est malgré moi , de ma patrie ,
 Qu'il m'a fallu me séparer ,
 Ne croyez pas que je l'oublie
 Ni que je cesse de l'aimer.
 Pour éviter plus d'une angoisse
 Il faut , d'inconstance lassé ,
 Être enterré dans la paroisse
 Où l'on nous avoit baptisé.
 Mon ami , je vous porte envie ,
 Vous allez avec sûreté
 Finir le songe de la vie
 Dans le sein de l'obscurité :
 En revoyant la douce image
 De vos penates enfumés ,
 Et ces biens , paisible héritage ,
 Que vos pères vous ont laissés ,
 Vous coulerez dans l'incurie
 Des jours mille fois plus sérains ,
 Sans intrigue & sans jalousie ,
 Qu'aux palais de nos souverains.
 Croyez-en le vieux la Tourailles ,
 Si vous cherchez le vrai bonheur ;
 Il est au fond de votre cœur
 Bien plus sûrement qu'à Versailles.
 Qu'ai-je yû dans ces lieux charmans ,

Fausse gloire , fausse tendresse ,
Faux plaisirs & faux complimens ,
Le tout mêlé de politesse.

Je m'apperçus dès mon printemps
De vos vertus qui me sont cheres ,
Et je crois que nos caracteres
Eroient amis dès nos beaux ans.
Est-ce qu'une faute légère ,
Et des défauts qui sont les miens
Pourroient déranger cette affaire ,
Et rompre de si doux liens ?
Non , non , les erreurs de la vie ,
Dont tant s'affectent les humains
Ne sont qu'une plaisanterie ,
Et les petits torts sont des riens.
Que le ciel protège à jamais
Les dons que vous fit la nature ,
Bon estomac , belle figure ,
Et bon cœur , voilà mes souhaits,
Loin de l'amoureuse foiblesse
Conservez la fleur de vos ans ,
Et ménagez votre jeunesse

● Au-delà de votre printemps.

Moi , qui suis vieille connoissance ,
Il faut toujours m'aimer un peu :
Comment peut-on se faire un jeu
Du crime affreux de l'inconstance ?

L'EXPLICATION de la première énigme du Mercure de Février 1769, est *Mercur*; celle de la seconde, est *orange*; la troisième est *énigme*; la quatrième est *toupet*; la cinquième est *rêve*. Le mot du premier logogryphe est *cimétière*, où l'on trouve *cire*, *tierce*, *mite*, *crime*, *mérite*, *mer*, *cri*, *cité*, *crème*, *rime*, *cime*. Le mot du second est *pistache*.

ÉNIGME ALLÉGORIQUE.

Il est un astre, ami Lecteur,
 Dont le cercle polaire aperçut la naissance;
 Dont la chaleur benigne & la douce influence
 D'un grand peuple font le bonheur.
 Qu'à ces humains telle planète est chère!
 Pour les rendre encor plus heureux;
 Pour acquérir plus de lumière,
 Cet astre rare & merveilleux
 Vouloit un jour parcourir d'autres cieux.
 Un beau matin il apparut en France,
 Dirai-je les transports qu'excita sa présence?
 Ce ne furent que jeux, que fêtes, que festins;
 Par-tout son seul aspect embellit les destins.
 Aucun astre jamais ne fut tant honoré;

AMOROSO

Aimons nous, Belle So... phie
 mais aimons nous pour toujours;
 que si nût la vi... e, où fi... nis... sent
 a... mours; prends ton a... mant pour mo... de... le a...
 si pour fuir le trè... pas il suffit d'être si...
 ... de... le, ton a... mant ne mourra pa...
 ton a... mant ne mourra pas.

46

L
du
ci

De Vénus même le passage
 Est beaucoup moins célébré:
 Le voir & l'admirer, pour tous fut une affaire;
 Il plût à tous; c'étoit son lot.
 François, pour vous l'énigme est assez claire,
 A la bouche toujours vous en avez le mot.

Par Mlle Coffon de la Creffoniere.

A U T R E.

CORPS sans pieds, bras sans mains,
 Je me donne à connoître
 Nécessaire aux humains;
 Sans tête je dois être.
 Je suis pour leurs besoins
 Fréquemment recherchée.
 Presque toute cachée,
 Je n'en parois pas moins.
 Lecteur, pour me rendre plus claire,
 D'abord la terre me produit,
 Toutefois je suis d'ordinaire,
 Plus belle de jour que de nuit.
 Je suis assez souvent parée;
 On m'ajoute des agréments;
 Et pour avoir longue durée,
 Je ne dois pas servir long-temps.
 On sçait, lorsque nous sommes nues;

48 MERCURE DE FRANCE.

Nous distinguer du haut en bas ;
Plusieurs d'entre nous sont fendues ;
Et les autres ne le sont pas.

A U T R E.

QUAND je suis jeune, je suis blanche ;
Vieille, je change de couleur.
Je vis long-temps ; & quand je panche,
On me détruit, car je fais peur.
Mais pendant ma longue carrière
Je suis de grande utilité,
Et je passe ma vie entière
A donner l'hospitalité.
On me trouve par-tout si bonne
Que chacun veut m'avoir à soi ;
J'ai beau vouloir n'être à personne,
Je suis esclave malgré moi.
Enfin, Lecteur, quoi que je fasse,
Je ne sçais point où me cacher.
Je n'ai donc rien qui t'embarrasse,
Car tu me vois sans me chercher.

Par J. M. Fabre de Marseille.

AUTRE.

A U T R E.

TOUT mortel me desûre ,
 Et je varie aux yeux de presque tous ;
 Pour moi l'avare en vain soupire ,
 J'échappe aux transports du jaloux ;
 L'un me trouve dans le sourire
 De celle qui fait son martyre ;
 Un autre me cherche à la cour ;
 Mais c'est rarement mon séjour ;
 Au mot d'étiquette j'expire ;
 Je marche sur les pas des constantes amours ;
 Et près de la vive Thémire
 On est certain de me trouver toujours.

*Par M. le Marquis de la S**.*

A U T R E.

QUOIQUE toujours haute en couleur ,
 Je suis noire pour l'ordinaire ,
 Et je conviendrai sans mystere
 Que j'excelle & prime en laidur.
 Voilà mon portrait , cher Lecteur ,
 Apprends quel est mon sçavoir faire.
 Inébranlable au sein de la douleur ,
 A peu de frais j'entre en colere ;

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Avec Apollon familiere,
Aux poëtes je tiens rigueur.
Des belles j'occupe le cœur ;
Mais m'attachant sans cesse à plaire,
A parler je fournis matiere,
Aussi j'évite tout jaseur.
Sûre, en tous lieux de trouver un asyle,
Je n'habite en aucun pays,
Et ne crains point d'aller de mal en pis,
Puisqu'au village comme en ville,
Des plaisirs compagne docile
Je fais toujours les honneurs du logis.

Par M. Desmarais du Chambon.

LOGOGYPHE.

INTEGER, erro humilis; tollas caput, exte
superbus
Integer, usque regor; truncus at usque rego.

Par le même.

AUTRE.

Nous sommes grand nombre de sœurs ;
De divers états, du même âge ;

D'une mine fiere & sauvage :
 La nature chez nous rélequa ses horreurs.
 Nou, nous n'eumes jamais le goût de badiner ;
 Mais égaions notre silence ,
 Et voyons dans toute la France
 Si quelqu'un peut nous deviner.
 Notre tout paroît curieux ;
 Quoique d'une énorme stature ,
 Cinq pieds forment notre mesure.
 Ce n'est pas encor là tout le myftérieux ,
 Vous trouverez en nous ce que nous n'avons pas.
 Ce bois dont le jus délectable
 Faifoit chanter Grégoire à table.
 L'ame des mêts de tout repas ;
 De plus , un terme de blason ;
 Dans les cartes la dominante ;
 Du Turc , une ville puiffante ,
 Et de musique auffi vous y verrez un ton.
 L'éconlement de temps , ce qu'ou fait en mar-
 chant ;
 Ce que l'on eft après la route ;
 Ce qu'est un objet qui dégoute ,
 Enfin la couleur d'un mourant.

Par Fr. Grillet de Châtel.



A U T R E.

DU la société je suis un membre utile ;
A tout ce que je fais chacun ajoute foi.

On me demande à la cour , à la ville ,
Et rarement on se passe de moi :

Ne peux-tu , cher Lecteur , à ces traits me con-
noître ?

Combine mes sept pieds , & tu verras paroître
Ce que je suis tenu de garder avec soin ,
Et de représenter lorsqu'on en a besoin.

Cherche , tu trouveras une note en musique ,
Ce qu'on ne connoit point dans une république ,

Un quadrupède , un péché capital ,
Une couleur , une place , un métal ,

Un insecte fâcheux , la nymphe malheureuse
Qui fit de sa fureur l'épreuve douloureuse ;

Ce qu'on cherche en musique , un verbe , un élé-
ment ,

L'épouse d'Arthamas , ce qui gêne en courant ;
Enfin un animal dont je crains le ravage . . .

Je ne dois pas , Lecteur , t'en dire davantage.

Par A. B. à Lamballe en Bretagne.

A U T R È.

DANS mon tout la nature avec l'art se déploie ;
 L'hiver, je suis à l'abandon :
 J'ai deux parts, la première est le mâle d'une oie,
 L'autre, la moitié d'un dindon.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Vie de Louis IX, Dauphin de France,
 depuis 1729 jusqu'en 1767, dédiée à
 Monseigneur le Dauphin, par M. l'ab-
 bé de Villiers, prêtre & licencié ès
 loix. A Paris, chez d'Houry, imprimeur-
 libraire de Mgr le Duc d'Orléans,
 & fils, rue vieille Bouclerie; &
 J. B. G. Musier fils, libraire, quai des
 Augustins, au coin de la rue Pavée.

CETTE vie de feu M. le Dauphin est
 suivie exactement d'année en année depuis
 l'instant de sa naissance jusqu'à sa
 mort. M. de Villiers a extrait tous les
 faits qui la composent des mémoires
 journaliers de notre siècle, des mandemens
 des évêques dans leurs diocèses, des

oraisons funébres & des éloges composés par nos orateurs & nos poëtes les plus célèbres. Les discours de l'assemblée du clergé en différens temps, ceux des académies lui ont aussi fourni des matériaux. On n'oublie pas le compliment que l'académie françoise lui fit à sa naissance. M. de la Mothe, alors directeur, porta la parole; il avoit perdu l'usage de la vue depuis quelque temps; il ne pouvoit plus se servir de ses jambes; il se fit porter à Versailles, & appuyé sur deux académiciens, il prononça au Dauphin ce discours simple, touchant & naturel qui mérite d'être cité. » MONSEIGNEUR, vous
 » êtes l'objet de notre joie sans la com-
 » prendre & sans pouvoir la partager.
 » Nous ne sçaurions encore vous faire
 » entendre nos sentimens; il ne nous
 » reste que des vœux à faire en votre pré-
 » sence. Puissiez-vous tenir à la France,
 » à l'Europe, à l'Univers, tout ce que
 » votre naissance lui promet! le sang des
 » héros qui coule dans vos veines; les
 » vertus d'une mere qui, par la force de
 » l'exemple, deviendront bientôt les vô-
 » tres; l'habileté des mains chargées de
 » votre éducation, & accoutumées à for-
 » mer des Rois, voilà pour nous les ga-

« rans fidèles de vos progrès & de notre
 « bonheur. » L'auteur n'oublie rien, il
 entre dans les plus petits détails; il ne
 rejette pas même ces petits vers que le
 Roi trouva un jour dans l'appartement du
 Dauphin, & qui avoient été présentés à
 ce prince par un officier qui demandoit le
 rétablissement de sa pension.

Si le fils du Roi notre maître,
 Par son crédit faisoit renaitre
 En son entier ma pension,
 Chose dont j'aurois grande envie;
 Je chanterois comme Arion,
 Un Dauphin m'a sauvé la vie.

Le Roi sourit, & sa bienfaisance lui fit
 accorder ce qu'on demandoit. A mesure
 que le Dauphin avance en âge, les faits
 deviennent plus intéressans; ils sont suf-
 fisamment connus, & la perte est assez
 récente pour nous dispenser de nous ar-
 rêter sur ce sujet douloureux. On doit
 sçavoir gré au travail de l'auteur; il a ras-
 semblé des matériaux qui pourront servir
 à l'histoire de ce prince.

*La Vie de Stanislas Leszczyński, surnom-
 mé le Bienfaisant, Roi de Pologne,
 duc de Lorraine & de Bar; par M. ***,*

avocat aux conseils du Roi de Pologne & de la cour souveraine de Lorraine, divisée en 2 part. A Paris, chez Moutard, quai des Augustins près le pont St Michel, à St Ambroise; 1 vol. in-12. prix 48 sols broché, & 3 li. rel.

Il n'y a point de princes dont la vie soit plus fertile en événemens extraordinaires que celle de Stanislas le Bienfaisant. Peu d'hommes ont plus éprouvé les vicissitudes de la fortune. Il dut la couronne de Pologne à son propre mérite, aidé de quelques conjonctures heureuses; il en fut privé par le malheur des circonstances. Charles XII, résolu de détronner Auguste II & de mettre à sa place Jacques Sobieski que son rival fit enlever, changea son premier dessein en faveur de Stanislas; il se connoissoit en grands hommes; la sagesse & les hautes qualités du Palatin de Posnanie lui firent juger qu'il ne pouvoit donner un plus digne maître aux Polonois. Ses projets de vengeance contre le Czar Pierre le Grand l'attirerent ensuite en Russie, où la victoire l'abandonna dans les champs de Pultowa. Auguste profita de son éloignement & de ses défaites; il revint dans la Pologne à la tête d'une armée; Stanislas fut contraint de

fuir ; le desir de rendre la paix à sa patrie le détermina au plus grand des sacrifices ; il résolut d'abdiquer ; il se rendit à Bender pour déterminer Charles XII à céder aux circonstances. Ce prince toujours fier au sein de la captivité, ne pouvoit se résoudre à plier ; Stanislas se vit arrêter lui-même par les Turcs, & conduit prisonnier à Bender pendant qu'on en tiroit le Roi de Suède pour le conduire à Andrinople ; on lui permit bientôt de chercher un autre asyle ; il se rendit à Deux-Ponts, où il fit venir sa famille ; il se préparoit un grand changement dans ses affaires. Pierre le Grand se raccommodoit avec Charles XII, & se dispoisoit à tourner les armes contre Auguste ; le Roi de Suède meurt ; Stanislas ne songe plus au trône ; il se retire à Weiffembourg ; la Providence tout à coup récompense ses vertus par un *prodige*, c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même ; le Roi de France épouse sa fille. La mort d'Auguste semble devoir changer encore sa destinée ; les vœux des Polonois le rappellent ; il se rend à Varsovie ; il est élu une seconde fois, abandonné lâchement deux jours après sur la nouvelle qu'on reçoit de l'arrivée d'une armée Russe qui vient s'opposer à son

élection, ou le détrôner pour donner la couronne à l'électeur de Saxe fils d'Auguste. Stanislas se retire à Dantzic; les Russes assiègent cette ville; il est forcé de nouveau de prendre la fuite; les passages sont fermés; les dangers l'environnent de toutes parts; on a mis sa tête à prix.

Il triomphe de tous les obstacles; il arrive dans les états du Roi de Prusse; la paix le fait regner en Lorraine; il y jouit de la tranquillité; il fait le bonheur du peuple qui lui est soumis; on parcourt rapidement tout ce que ce prince a fait pour la prospérité de la Lorraine, où sa mémoire sera toujours chère. Cette histoire est très intéressante; l'auteur, attaché à Stanislas, l'a observé d'assez près pour faire le journal de sa vie publique & privée; il a puisé dans les sources les plus sûres; l'histoire de Charles XII par M. de Voltaire lui a fourni beaucoup de faits, ainsi que les mémoires de M. le chevalier de Solignac, qui a suivi le Roi de Pologne lorsqu'il alla dans sa patrie pour y être élu pour la seconde fois. Souvent il puise dans les ouvrages même du Roi Stanislas; il rapporte en entier la relation que ce grand prince a faite de sa fuite de Dantzic; rien de plus intéressant que ce mor-